

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 6 DÉCEMBRE 1884.

No. 50

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

LES PAUVRES, L'HIVER.

À MA SŒUR, MAD. G. COSTOLOW

Présidente des Dames du Patronage.

Un peu de pain est la vie
des pauvres : celui qui les en
prive est un meurtrier.

ECCLESIASTE.

L'hirondelle a cherché des régions plus douces ;
Le givre et le frimas ont saupoudré les mousses
De leurs cristaux tremblants.

Dans les rameaux frileux les petits nids sont vides ;
Et le froid, des ruisseaux a congelé les rides ;
Les bois sont déjà blancs.

L'haleine des grands prés a perdu son arôme ;
L'oiseau de neige rôde et s'abat sur le chaume
A demi recouvert.

Le bucheron chargé descend de la colline ;
La nature s'endort sous son manteau d'hermine ;
Tout le dit : c'est l'hiver.

Pour le riche, l'hiver, c'est le temps des conquêtes,
C'est le temps des festins, des plaisirs et des fêtes ;
C'est le sommeil des fleurs.

Mais, pour le pauvre, hélas ! c'est le temps des souffrances,
C'est l'heure de la faim et des désespérances ;
C'est le réveil des pleurs.

Le grand du monde a froid sous sa chaude fourrure ;
Il s'emporte et maudit la marâtre nature
Qui le maltraite ainsi ;
Mais il n'aperçoit pas le regard triste et morne
Du pauvre, demi-nu, qui s'accoude à la borne
Grelottant et transi.

Le débile vieillard, malade en sa mansarde,
Tremblant, manquant de tout, se demande et regarde,
S'il va mourir de faim ;
S'il va s'éteindre, là, sans qu'un mot le console,
Sans qu'il puisse espérer une dernière obole,
Sans un morceau de pain.

Le petit orphelin, qui va de porte en porte,
Demander, pour sa sœur, que la phthisie emporte,
Quelque soulagement ;
Souvent, revient le soir, en pleurant, les mains vides,
Sans pouvoir apporter à ces lèvres livides,
Un rafraîchissement.

L'ouvrier, surchargé de famille et de gêne,
Que les jours de chômage ont plongé dans la peine,
Et dans la pauvreté ;
S'en va, quand la nuit vient, la honte sur la joue,
Tendre sa main tremblante aux miettes qu'on secoue
A la mendicité.

La veuve, sans soutien, réduite à l'indigence
En perdant son époux, la terrestre espérance
De toutes ses douleurs ;
Achève de troquer les meubles du ménage
Contre un pain noir et dur, le suprême apanage
De ses enfants en pleurs.

Le froid, la faim, la soif, sont la trinité sombre
Qui hante jour et nuit, dans le soleil et l'ombre,
Ces grands déshérités.
Venons à leur rescousse ! Hélas ! ce sont nos frères,
Ne fermons pas nos cœurs à leurs chaudes prières !
Couvrons leurs nudités !

* *

Sur le roc de Champlain s'élève un édifice,
Qu'un apôtre de Dieu, * par un long sacrifice
Fonda pour les petits ;
C'est là, qu'aïdé des soins de dames charitables,
L'on instruit et l'on vêt les enfants misérables,
Oubliés au legis.

Prêtez votre concours à ces cœurs pleins de zèle,
Qui tirent de la rue, et prennent en tutelle
Le fils du malheureux !
Ils travaillent pour Dieu ; c'est une œuvre féconde ;
Vous aurez votre part si votre main seconde
Leurs efforts généreux.

Quand il quitte le toit de ce lieu tutélaire,
L'enfant reprend sa place, à côté de son frère,
Dans la société ;

Il connaît les devoirs que comporte la vie ;
Et dans ce cœur calmé ne germe plus d'envie
Contre l'humanité.

* *

O vous tous qu'un Dieu bon a comblé de largesses !
Ne pensez-vous jamais à ces sombres détresses
Qui vous tendent la main !
Quand vous dormez, heureux, sur vos moelleuses couches,
Ne rêvez-vous jamais à ces avides bouches,
Que dessèche la faim ?

A quoi sert d'amasser d'importunes richesses ?
Leurs morbides langueurs, leurs fiévreuses promesses,
N'enfantent que l'orgueil !
Lorsque la mort viendra trancher votre existence,
Que vous restera-t-il de ces biens qu'on encense ?
... Les planches d'un cercueil !

L'aumône sanctifiée ! Heureux celui qui donne !
Il se tresse ici-bas, l'immortelle couronne
Dont Dieu ceindra son front.
Laissez-vous émouvoir, princes de la fortune !
Donnez à pleines mains ; soulagez l'infortune ;
Les cieux vous le rendront.

* Le rév. M. Hamel est le fondateur de l'œuvre du patronage.

Toi, sainte charité ! Vierge pure et féconde
Qui verses dans le sein des pauvres de ce monde
Tes trésors, chaque jour !
Poursuis ta mission ! la part que tu réclames
Est le lien secret qui réunit les âmes
Dans un sublime amour.

ALFRED MORISSET.

Sainte-Hénédine, décembre 1884.

CHRONIQUE.

Enfin voilà l'hiver, vive l'hiver ! Il se glisse
doucement comme un hôte qui craint une mau-
vaise réception ; entrez, entrez vite, vieil hiver à la
barbe d'argent, soyez le bienvenu ; détronnez sans
remords cette stupide saison d'automne.

Il s'allume déjà, le foyer où le grillon chante
plus gentiment que les fauvettes dans les feuillées ;
l'amour préfère le nid capitonné du boudoir aux
rues poussiéreuses des villes ; le soleil pâle, caresse
exquisément les cheveux d'or de la bien-aimée au
lieu de lui rôtir le visage, et le feu met une pointe
de rouge plus forte sur les lèvres qui murmurent
un mot d'amour.

Voici la saison qui fait éclore tous les jolis pé-
chés dont bien des gens raffolent : le Mensonge de
toutes les fêtes, de tous les souhaits, de toutes les
tendresses, l'Orgueil avec ses toilettes précieuses,
la Luxure chuchotant ses ivresses dans les alcôves
où volètent les amours, et surtout la Gourman-
dise, l'intelligente Gourmandise, la souveraine des
vices, le péché qui fait signe aux autres d'entrer
dans la danse.

Mais qui nous rendra les bons soupers d'autre-
fois, dans les campagnes, l'heure charmante où nos
grands-pères, un soupçon de rouge sous des yeux
allumés par le plaisir, sans bégnulerie devant le
mot leste finement troussé, donnaient du bec et de
la fourchette, et sans se faire prier trempaient leurs
chansons et leurs lèvres dans le vin, sans toutefois
en abuser.

Hélas ! aujourd'hui on appelle souper le défilé
affamé qui mange debout pendant le bal ! On dé-
vore, acculé de fatigue, entassé comme un troupeau
dans une bergerie, les femmes pâles, décoiffées, les
yeux cernés par le sommeil et la danse, les hom-
mes le teint rouge, les moustaches tombées ; com-
me la place manque et aussi les assiettes, les robes
décolletées soupent d'abord, sentant sur leurs épa-
les nues le souffle haletant de ces messieurs qui
supplient, les yeux en coulisse, les mains tendues
pour obtenir un morceau de filet ou un petit pain
à la galantine.

Ceux qui n'ont pas été assez galants ou assez
vifs pour conduire une dame au réveillon, restent
au salon ; ils s'ennuient et tombent sur leurs dan-
seuses à langues raccourcies : les unes sont trop
grasses, les autres trop maigres ; Mlle B..., qui a
la réputation d'avoir de l'esprit, est absolument
monotone ce soir-là ; les diamants de madame une

telle paraissent faux à la grande lumière, et Mme V... a été vue dans un coin avec un petit jeune homme.

* *

Il y a parfois des cadres charmants. Devant ces visages sympathiques, les plus insignifiants ont des mots heureux, des gestes pleins de grâce, il passe dans les yeux de la plus laide une flamme qui, un instant, la fait belle.

Plus de pose, plus de morgue ! l'esprit mousse comme le vin de champagne, la conversation va, vient, rebondit ainsi qu'un joyeux volant de raquette ; on boit à l'amour, à l'amitié, mêlant les deux sentiments dans une égalité parfaite, la gaieté se dégage dès les premiers verres, et les belles mains potelées vont du verre à l'assiette avec un admirable entrain.

Il y a le petit coin des amoureux où l'on se presse le pied sous la nappe, où les mains se cherchent en se versant à boire ; la table de la fille à marier qui regarde en-dessous le jeune homme correct placé à côté d'elle. Tout à l'heure la poupée articulée, disant "oui, monsieur, non, monsieur," s'animera, et le chercheur de dot restera surpris et charmé devant les fins propos, les réponses joliment tournées, dites avec des yeux jeunes et sincères. Plus loin, les gens graves causent politique : leurs opinions différentes les intéressent sans les fâcher, et ils finissent par convenir que le meilleur gouvernement ne vaut pas une poularde cuite à point et un pâté aux huîtres épicé avec mesure.

Puis les dames se retirent de souper et les messieurs se précipitent à leur tour, et comme ils sont entre eux ils ne se gênent guère ; ils mangent longtemps et reviennent légèrement gris. Les femmes font signe à leurs maris qu'il est grand temps de se retirer.

Après le souper, l'on danse encore : le jour paraît, l'orchestre est parti, un ami de la maison se met au piano : un dernier tour de valse, puis un quadrille, puis une autre dance. Pendant que la mère est montée s'habiller sa jeune fille danse une valse, brusquement interrompue par un quelqu'un qui vient dire que la mère descend.

Enfin, jeune homme et jeune, fille se dispersent, se jurent un amour éternel ! Autant en emporte le vent.

* *

Je ferai une digression, M. le directeur, à propos d'une charmante poésie publiée dans le *Journal du Dimanche* par M. Morisset et dédié aux abonnés retardataires. C'est donc vrai qu'il y a des gens qui reçoivent votre journal et qui ne paient pas leur abonnement.

Vous faites des efforts, M. le directeur, pour rendre votre journal intéressant, vous servez à vos lecteurs une lecture attrayante qui délasse et charme l'esprit, sans aucun danger pour la morale ; à la fin d'une année vous aurez doté notre littérature d'un bien beau volume qui sera très intéressant à conserver dans les familles, et avec cela on néglige de payer son abonnement avec la régularité d'une âme consciencieuse !

Ces lecteurs ne comprennent donc pas qu'un journal comme le vôtre est très dispendieux. On se plaindra ensuite qu'il y a peu de journaux amusants dans le pays. Si ces gens là croient encourager la littérature en recevant un journal qu'ils ne paient pas, ou bien qu'ils paieront à Pâques ou à la Trinité, leur éducation serait à refaire.

L'abonnement à une revue littéraire comme cela, qui n'est pas une spéculation et qu'on ne bourre pas d'annonces, doit être une dette d'honneur. Et noblesse oblige. Ceux qui n'ont pas encore payé l'année courante, ne le font pas par malhonnêteté, j'en suis sûr ; c'est par pure négligence. Mais ignore-t-ils que cette négligence est très préjudiciable ?

Bien que cela ne me regarde pas, je tiens d'autant plus à ce qu'il n'y ait pas d'abonnés retardataires. que le *Journal du Dimanche* est le journal favori des dames, celui qu'elles reçoivent, qu'elle affectionnent. Puisque l'homme, dans sa galanterie—qui lui fait parfois défaut, soit dit en passant—à décerné à la femme le titre de *beau sexe*, il serait disgracieux de mériter le titre de *sexe négligent*. Mais ce sont probablement les abonnés masculins qui ne paient pas.

J'espère que vos abonnés qui ont le courage et la patience de lire mes chroniques, feront preuve de bonne volonté et se mettront en règle avec le journal.

Je demande pardon aux abonnés qui ont payé de les ennuyer pour les retardataires, mais c'est plus fort que moi, je n'ai pu garder le silence en voyant l'apathie qui existe dans le public pour encourager les œuvres de l'esprit. On dirait que dans notre siècle si matériel, on fait passer les choses de l'intelligence en dernier lieu. S'il en était ainsi ce serait désolant. Tous les écrivains n'auraient qu'à briser leur plume.

MAUD.

SURSUM CORDA !

Dans les prés fleuris à travers lesquels serpente le chemin trompeur de la vie, s'en allait toute seule, par une délicieuse matinée, une jeune fille au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à la volonté flexible.

Elle s'en allait, le cœur plein d'un avenir doré, mais pressant sa main sur sa poitrine pour en arrêter les battements impatients !

Elle s'en allait, l'âme ouverte à tout ce qui devait se trouver sur son passage.

Et des côtés du sentier bordés de fleurs fraîchement écloses, lui arrivaient les plus enivrants parfums. Et devant son regard charmé, un horizon enchanteur lui promettait les plus belles choses sous les plus séduisants aspects.

Que de plaisir, de bonheur, la riante enfant apportait à se choisir un ami pour l'accompagner au milieu de tant de magnificences, d'extases !

Pendant qu'elle cheminait gaiement, ses longs cheveux épars, son front libre aux caresses du zéphir passa subitement devant son regard comme une ombre lumineuse ; une voix se fit entendre, se dit l'ami qu'elle cherchait : *Gloire !*

Puis un doux frémissement parcourt son être tout entier ; une voix plus attrayante encore, glissa ce mot magique à son oreille : *Plaisir !*

Et plus loin, il lui sembla que ses pieds foulant un tapis d'une verdure soigneuse et soignée, ses membres avaient oublié toute fatigue ; une voix, suave comme la brise du matin, douce comme la parole d'une mère, dit : *Affection !*

Comme le soir venait et que la voyageuse se sentant isolée, devenait inquiète, triste, elle s'arrêta, hésite, tremble...

Elle va choisir...

Tout à coup, l'horizon, sur lequel elle tient toujours nerveusement ses yeux attachés, se teint de couleurs nouvelles, de tons chauds qui reposent sa vue troublée ; elle éprouve un sentiment de force qui lui était inconnu, une révolution semble s'opérer en elle ; elle écoute...

Une voix tendre, mais énergique, dominant les mille bruits de la nature en fête, lui crie :

Aime Dieu et va ton chemin !

* *

La semaine dernière, les dignes prêtres de la paroisse Saint-Jacques nous ont tenues, nous jeunes filles, cinq jours durant sous les soins constants de leur inaltérable dévouement ; pendant cinq jours,

on a répandu à flots sur nous de bonnes et consolantes paroles ; or, quelle est la voix qui s'est fait entendre à nos cœurs, quelle est la voix qui a pénétré dans nos âmes ?

Hélas ! insouciantes du lendemain, éblouies par les beautés semées avec adresse dans notre sentier fleuri,—comme la charmante voyageuse du petit livre auquel j'emprunte la figure qui précède, tout en en altérant quelque peu la forme,—nous allions peut-être laisser des germes faciles s'implanter en nous ; mêlées éperdument au monde, nous allions peut-être livrer nos cœurs à l'ambition qui fascine, au plaisir qui captive, à l'affection qui tue, lorsqu'une main paternelle est venue soulever le coin du voile à travers lequel nous apparaissent comme autant de richesses les dangers de la route que nous suivions, lorsque s'est élevée une voix bénie traversant le tumulte du courant qui semblait devoir nous entraîner, lorsqu'on nous a crié :

Sursum Corda ! Sursum Corda !

* *

Et de même qu'après un voyage accidenté, rempli de situations fausses et étonnantes, il fait bon de trouver un asile sûr pour reposer ses membres brisés, pour refaire son courage prêt à s'échapper ; de même aussi, après avoir traîné son cœur dans le tourbillon des jouissances du monde, il fait bon de l'élever à Dieu, et à Dieu seul pendant quelques jours dans le calme de la solitude, il fait bon de le *souder*, ce cœur que plus d'une émotion forte a éboulé,—ce cœur naïf, ardent, insatiable !

Oh ! qu'avait-il rapporté de sa course folle au milieu des plaisirs que partout on a multipliés sur son passage ? Que conservait-il de toutes les coupes délirantes ? De combien de riens indignes ne s'était-il pas enrichi, lui qui n'aurait jamais dû sentir vibrer ses cordes secrètes sous le souffle profane d'un sentiment léger ?...

Dociles aux avis du zélé prédicateur qui, vainquant la fatigue et l'épuisement, trempa nos lèvres d'une liqueur divine, versa goutte à goutte en nos âmes les douceurs d'un baume bienfaisant, ah ! nous avons mis aux pieds de Jésus pardonnant, le trop plein de notre être, le ramassis de tout ce qui avait frappé trop vivement, nos regards, notre imagination, notre esprit.

Qu'avons-nous à craindre maintenant ? Fortes de l'amour de Dieu, allons notre chemin !

Et si l'écho de quelque bruit mondain, arrivant jusqu'à nous, veut s'attaquer à nos bonnes résolutions, rappelons-nous ce qu'on nous a dit, en termes très-éloquent : Nous courons tous, par divers chemins, après le bonheur ; mais qu'est-ce que le bonheur ?...

C'est la paix dans l'âme, c'est Jésus dans le cœur,—c'est le couronnement d'une retraite.

HERMANCE.

RONDEL.

Mon cœur est parti sans m'en parler même
Il désespérait seul dans sa prison ;
Puis il se lassait de ce rêveur blême,
Qui s'isolait sans rime, ni raison.

Ses vingt ans pour lui c'était un emblème
Printannier ; l'hiver c'était ma saison :
Mon cœur est parti sans m'en parler même.

Tout, sous le soleil, chantait le poème
Qui se chante aux jours de la floraison ;
Il apprit bientôt qu'à son âge on aime
—C'est là le secret de sa trahison—
Mon cœur s'est donné sans m'en parler même.

ASPHODÈLE.

Montréal, décembre 1884.

APRES LE MARIAGE.

N'allez pas croire qu'après le mariage, il vous faille renoncer à l'empire de vos charmes, et que vous ne deviez plus songer à plaire: loin de là, vous en avez besoin plus que jamais. Jeune femme, écoutez bien nos conseils; ils sont ceux de l'expérience, une vieille radoteuse qui sait le monde, allez, moi quoiqu'en disent les jeunes gens qui ne le savent pas. Nous vous avons déjà dit quelques mots de cet amour si brûlant qui vous a rendu si heureux et si malheureuse. Il ne vous a guère coûté à obtenir, celui-là! Le jeune homme qui est maintenant votre mari avait dans son cœur, tout comme vous, un besoin d'aimer immense, qui lui faisait voir tous les visages de jeunes filles à travers la transfiguration de ses désirs. Vous étiez ravissantes comme vous l'êtes encore, reine à deux couronnes, jeunesse et beauté. Il vous en a mis au font une de plus celle de ses amours, toute drapée d'illusions dorées, toute parfumée des rêves de son cœur. Il vous a divinisée. Il vous a fait un autel ou vous trônez si haut, qu'il faut trembler de descendre. Oui, l'empire de la beauté est bien une idolâtrie! Vous a-t-il demandé si vous étiez bonne et belle dans le cœur? Vous a-t-il demandé, ravissante fleur humaine, si vous deviez produire les fruits de sagesse et de vertu qui donnent le bonheur ici-bas? Non, vous étiez belle. Il ne vous a rien demandé qu'un regard tombé de vos yeux dans les siens, qu'une parole d'amour échappée de vos lèvres, et recueillie dans son cœur. Ah! Vous avez conquis la moitié d'un homme, vous avez le cœur. Vous avez une autre conquête à faire, celle de sa raison. Car, maintenant que vous êtes à lui, après les apparences qui l'on séduit, il va chercher la réalité. Il faut que vous restiez belle. Il faut que vous vous montriez bonne... Il faut que vous restiez belle. Fait-on la beauté? Oui, Madame, et votre coquetterie de jeune fille le savait bien. Vous étiez toujours mise à votre avantage. Jamais votre belle chevelure n'était négligée. Vous saviez à ravir l'art de mettre un chiffon, pour parler votre langage, et de la plus simple robe, vous en faisiez une parure. Votre instinct ne vous trompait pas. Vous saviez vous négliger avec art et vous soigner beaucoup avec négligence. Il faut encore être coquette. En ménage, c'est nécessaire. Ne soyez pas du nombre de ces jeunes femmes qui ne font rien pour plaire à leur mari. Une femme tant belle soit elle, a besoin d'encadrer sa beauté, et l'encadrement qui lui convient, c'est de la parure; mot qui signifie ici simplicité unie à l'élégance.

Il y a des jeunes femmes qui font des toilettes étourdissantes pour sortir et qui dans leur maison, dépassent les limites de la négligence. Elles se montrent à leur mari dans une toilette ridicule ou malpropre. Si elles veulent tuer l'amour en le dépouillant, elles visent à coup sûr. Puis le mari ne pourrait-il pas se demander pour qui la toilette ravissante, quand on garde pour lui une mise si différente? En admettant qu'il n'aille pas jusque là, toujours est-il qu'il rabattra de ses illusions. Il sera promptement dégoûté. La faute, à qui sera-t-elle? La propreté, c'est la toilette de la femme, et cette toilette là elle la porte sur elle et sur ce qui l'entoure. Rien ne jure à l'œil et à l'esprit comme une jolie femme malpropre sur elle et autour d'elle.

La femme doit prendre soin de sa personne après le mariage tout autant qu'avant.

Il est considérablement de chose qu'une femme ne doit pas faire devant son mari. Elle doit éviter ce qui est matériel et grossier. Elle doit avoir cette pudeur du tact, cette délicatesse des convenances, cette réserve qui lui garde son prestige idéal, qui ne la laissent pas descendre dans les plus décevantes vulgarités.

Beaucoup de femmes mariées tombent sous ce rapport dans une négligence paresseuse, outrée. Elles ne savent pas ce à quoi elles s'exposent. Elles ne plairont pas longtemps et peut-être leurs maris trouveront ailleurs qui leur plaira. A qui s'en prendre?

La femme qui sait trop qu'elle a le droit pour elle, néglige à cause de cela les moyens de plaire, et pourtant elle veut plaire. Conciliez cela, si c'est possible.

B.....

(A suivre.)

UN TABLEAU DE L'HIVER.

L'hiver, cher lecteur, est arrivé cette année tout de suite, sans crier gare! Devant lui cependant la pluie et la souaient *bugle!*

Dans les chaumières l'eau se congèle, étreignant les vases qu'elle fait éclater, et la glace dessine des fougères sur les vitres.

Pénétrez dans l'intérieur de ces maisons habitées par les pauvres, comme je l'ai fait moi-même, vous verrez qu'en certains endroits on tend la couverture devant la fenêtre, pour empêcher l'air glacial de filtrer à travers les jointures bâillantes et les carreaux cassés. Peine inutile! Le froid refoulé entre la porte!

Le froid, c'est comme la police et les huissiers: ça pénètre partout, les riches seuls savent l'arrêter!

Sur le lit, pour couverte, un drap et des guenilles, qui sont le vêtement du jour.—Les pantalons mouillés par la neige et durcis par la gelée se tiennent debout!

Dans un coin, un petit poêle de fonte tout disloqué, présente sa gueule béante. Mais comme on ne lui donne pas de combustible, au lieu de chaleur, son tuyau attire dans la chambre les brumes et les miasmes de l'atmosphère!

La mère inventerait, je ne sais quoi pour faire flamber, ne fût-ce qu'une heure, ce trou noir de fumée. Pour réchauffer ses enfants, elle y jetterait ses hardes, mais elle n'a que les malheureuses nippes qui la couvrent.

Dans la gamelle, la soupe est froide, et lorsqu'il y a du pain à la maison, on le mange.—Quand c'est l'été, on étend au moins dessus un rayon de soleil?

Oh! le froid, cette chose horrible, qui tombe sur vos reins, vous pénètre, vous envahit, vous ankylose et vous immobilise, incapable de tout mouvement.

On se pelotonne, on se ramasse sur soi-même, la peau se recroqueville, les veines charrient de la glace, et c'est à peine si l'haleine qu'on appelle à son secours réchauffe un instant les mains engourdis et paralysées.

Chez le pauvre, l'hiver c'est le commencement de la mort, car il lui impose les tortures d'une véritable agonie.

Devant lui et autour de lui, partout la misère, le dénûment et la privation de tout.

La mère, les doigts raides, se tue les yeux à border des boutonnières qui rapportent dix centins par jour!

Les enfants crient, pleurent et battent la semelle le long des lattes moisies de la muraille sans pouvoir se réchauffer.

LES MALHEUREUX

Sursum corda! Haut les cœurs! le pauvre souffre du froid et de la faim... Trêve à la politique. Luttons contre les rigueurs de l'hiver arrivé si inopinément. Charité! charité! voilà le cri qui doit sortir de toutes les poitrines généreuses.

Riches, qui êtes bien vêtus, bien nourris, bien chauffés, songez à votre frère qui expire de besoin sur le seuil de votre demeure somptueuse.

O! riches, venez au secours des pauvres, des déshérités de la terre! des petits enfants surtout qui tendent désespérément vers vous leurs pauvres petites mains bleuies par le froid... Donnez, riches, un morceau de pain, quelques vieux vêtements, et vous recevrez en échange, les bénédictions des mères, dont l'amour est impuissant à réchauffer les pauvres petits.

F. RUANT.

UN MARCHÉ AU MARIAGE.

Le *Rappel* signale l'existence d'un marché au mariage. C'est en Bretagne qu'il se tient.

A quelle date remonte cette coutume? Le souvenir s'en perd dans la nuit des menhirs et des cromlecks.

Le 22 septembre, jour de la Saint-Michel, les pennerez (filles à marier ayant une dot) de Penzé et des paroisses voisines, viennent dans leurs plus beaux atours s'asseoir sur les parapets du pont. L'une fait valoir sa taille, l'autre son pied mignon, une troisième exhibe une forêt de cheveux, une quatrième montre un bras potelé? Que ne montre pas une fille qui veut se marier? Chacune travaille pour son compte et se rengorge dans ses habits à plusieurs rangs de galon d'argent.

Du côté des garçons, le spectacle est aussi curieux. Celui-ci s'avance en frisant une fine moustache; celui-là rejette en arrière sa longue chevelure; cet autre se redresse comme un tambour-major. Les ceillades s'échangent, c'est un vrai feu d'artifice. Quand un galant a remarqué une fille, il lui tend la main pour l'aider à descendre du parapet et entre en pourparlers avec elle. Les parents s'approchent ensuite, et, lorsque les parties sont d'accord, on se frappe dans la main pour cimenter les fiançailles.

UNE SOIRÉE MUSICALE.

Des amateurs de Montréal se préparent à donner une soirée musicale qui sera un véritable régal. Ils joueront une fine comédie en deux actes de Labiche: "La poudre aux yeux." Cette œuvre pétillante d'esprit ne manquera pas d'avoir un grand succès.

Il y aura aussi une opérette délicieuse: "La Laitière de Trianon." On verra que la partie musicale la dramatique seront également bien représentées, quand on saura que les noms de ceux qui doivent figurer dans les deux parties, sont: Madame Gélinas, Melles Bruno, Mathieu, Loranger et Labelle.

MM. Albert Giroux, R. Forget, C. A. Giroux, U. Lacaille, G. Guildry, G. Lacaille, Dubois, H. A. Cholelle, Sylvain, H. C. Saint-Pierre, et M. J. B. Labelle comme accompagnateur.

La soirée sera sous le patronage de Son Honneur le Maire de Montréal, Son Honneur le Juge Mathieu et Madame Mathieu. Elle aura lieu à la Salle Nordheimer, mardi le 9 décembre.

Le produit de la soirée est destiné à l'œuvre des jeunes gens, qui est de fonder une bibliothèque pour la jeunesse. C'est là une œuvre patriotique qui mérite l'encouragement de tout le monde, des jeunes comme des vieux.

Nous félicitons ceux qui par leur zèle, leurs talents et leur habileté, ont assuré le succès de cette œuvre, en donnant à cette soirée un tel attrait qu'elle attirera un public aussi nombreux que distingué.

LES BALS D'ENFANTS.

Je causais un jour avec une mère qui sait penser, mais qui, de plus, sait aimer et prier.

« Connaissez-vous, lui disais-je, quelque chose de plus gracieux qu'un bal d'enfants? J'entends un bal dans toutes les règles, un bal paré et costumé avec tout le luxe de la fantaisie contemporaine. Quel entrain dans cette foule éclatante et parfumée sur laquelle le lustre brille comme le soleil sur un champ de fleurs! Comme tous ces petits pieds s'agitent dans leurs souliers de satin! Surtout quels formidables assauts tous ces figurants de la valse et du quadrille livrent au buffet où s'étaient les glaces, les gâteaux dorés, les fruits confits et les bâtons de sucre d'orge!

« Certes, je suis peu partisan de toutes les réunions mondaines, et surtout de ces grands bals travestis où l'on voit des hommes d'âge, des mères de famille déjà sur le retour, secouer les guenilles dorées de la mascarade; où le vice, — et, à son défaut, un immense ennui, — se cache sous le velours des masques; où les sept péchés capitaux courent, comme des reptiles, à travers les banquettes et sous les pas des danseurs. Dans les bals d'enfants, rien de semblable. Leur naturel charmant, leur franche gaieté, l'innocence de leur esprit, la pureté de leur cœur, se révèlent dans tous leurs mouvements et au milieu de leurs plus bruyants ébats. Avec eux, le bal conserve tous ses charmes et il perd tous ses dangers. Aussi j'avoue ne pouvoir partager l'opinion de ces censeurs moroses qui voudraient momifier l'enfance et la jeunesse, qui lui refusent toute satisfaction et tout plaisir, qui lui interdisent la danse à l'égal d'une œuvre d'enfer, comme si elle n'avait pas pour elle les autorités les plus compétentes, depuis le roi David jusqu'au saint évêque de Genève! »

J'étais lancé à fond de train et j'aurais sans doute continué longtemps mes variations sur ce thème, si un regard de celle à qui j'avais l'honneur de m'adresser ne m'avait fait comprendre qu'elle ne partageait en rien ma manière de voir sur les bals d'enfants. Evidemment je faisais fausse route. Je m'arrêtai.

« Vous pouvez en croire mon expérience de mère, me dit-elle, les bals d'enfants sont une mauvaise école quand on ne sait pas les renfermer dans les limites prudentes d'une honnête et joyeuse simplicité. Tout le monde se plaint des progrès du luxe, de l'orgueil individuel et de la coquetterie; eh bien, les bals d'enfants n'ont pas peu contribué, pour leur part, à développer tous ces penchants. C'est à qui, dans ces réunions, fera assaut de vanité; c'est à qui déploiera la plus grande richesse dans les costumes pour lesquels la faiblesse d'une mère dépense souvent des sommes qui viendraient en aide à bien des familles indigentes. Combien de vols faits au nécessaire du pauvre pour décorer ce superflu! Vous vous êtes arrêté à l'extérieur de ces bals qui vous séduisent; si vous aviez pénétré d'un regard plus profond dans cette foule enfantine, laissez-moi le dire, vous eussiez trouvé chez elle une partie des passions qui agitent les hommes; vous eussiez vu la haine, la vanité, les rivalités jalouses, obscurcir ces jeunes fronts, qui vous ont paru, au premier coup d'œil, si sereins et si purs.

« Il y a plus: on a vu quelquefois, sous l'influence de ces réunions, des sentiments d'une nature bien autrement délicate troubler prématurément ces jeunes âmes. Je connais une petite fille à peine âgée de dix ans, qui sortait un jour triste et inquiète d'un bal où l'on avait admiré la désinvolture cavalière du jeune Gaston, enfant terrible de onze ans qui, d'une voix unanime, avait été proclamé le héros de la fête. Interrogée par une de ses amies, d'un âge aussi respectable, elle finit par lui

avouer que, depuis le dernier bal elle avait fait son choix, et que décidément elle voulait avoir Gaston pour mari.

« — Eh bien, lui répondit sa compagne, rien de plus facile: toi, tu es riche, tu as des espérances, comme disait ma mère l'autre jour: un tel mariage réunit à la fois les convenances et la sympathie. C'est parfait! Je me charge d'arranger ton affaire.

« Et voilà nos deux péronnelles que l'école réclame, que les gammes attendent, et qui savent à peine les premières leçons de leur catéchisme, lancées à la poursuite d'une intrigue matrimoniale! Nos grand-mères riaient avec raison de ces jeux d'enfant, même quand la petite femme et le petit mari prenaient leur rôle au sérieux. Autre temps, autres mœurs! Croyez bien qu'aujourd'hui de semblables comédies, outre leur profond ridicule, ne sont pas sans danger, surtout dans une société où l'on grandit si vite, où il n'y a plus d'enfants.

« Assurément je ne veux rien exagérer, et je suis la première à regretter la joie simple et pure de ces bals domestiques qui réunissaient les enfants du manoir, l'été, sur la pelouse, l'hiver, dans la grand'salle, au feu vacillant du foyer, où l'on dansait, en cotillon simple et en souliers plats, au son des joyeux refrains qui valaient mieux que les quadrilles. Ce que je blâme, c'est la surexcitation de la vanité et de la coquetterie, c'est la recherche des toilettes, c'est le développement excessif du luxe. Au surplus, je ne suis pas seule de mon avis, et, si vous voulez savoir ce que pense sur un semblable sujet un homme dont le nom est une autorité, lisez le traité de l'Éducation de monseigneur Dupanloup. »

Ainsi parla ma noble interlocutrice, et j'avoue qu'il me fut impossible de lui rien répliquer, car elle n'est pas le moins du monde acariâtre. Si elle est sévère pour elle-même, elle est bonne et compatissante pour les autres.

Rentré chez moi, je n'eus rien de plus pressé que d'ouvrir le second volume de l'évêque d'Orléans, et j'y lus ce qui suit dans le chapitre sur la Pureté des mœurs:

« Je sais que, pour adoucir l'autorité de leur éducation, on a imaginé les bals d'enfants: faut-il dire ici pleinement ma pensée?... Ce sera, du moins, mon dernier mot. Oui, il est vrai, les bals d'enfants sont une des consolations et des joies de l'éducation privée. Mais, pour moi, je dois l'avouer, ils ne me consolent pas et me rassurent encore moins! Je l'ai déclaré souvent, je n'aime pas qu'on arrache un enfant à sa mère et qu'on le livre avant le temps à l'éducation publique! Mais, si les bals d'enfants continuent, je serai condamné moi-même à demander que l'éducation publique commence plus tôt. Sérieusement, quand se décidera-t-on à respecter les âmes immortelles et à renoncer à toutes les indignités par lesquelles on les profane? »

Que les lecteurs du *Journal du Dimanche* décident maintenant entre de tels avis et le mien! Quant à moi, mon choix est fait: je ne suis pas de mon avis.

G. CADOUAL.

UNE FIN TRAGIQUE.

Une jeune femme, d'origine américaine et mariée à un gentilhomme français dont le nom est un des plus aimés de la société parisienne, vient de mourir au Japon, assassinée dans des conditions épouvantables.

Elle était jeune et jolie, adulée par tous, spirituelle, avec cet entrain et cette grâce d'allure étrangère qui fait le succès des Américaines partout où

elles passent; indépendante comme les États-Unis, inconséquente peut-être, se souciant fort peu de qu'en-dira-t-on, laissant parler les méchantes langues, et fuisant à sa guise.

Entourée de galants, elle avait su fuir longtemps un engagement, elle se créa des inimitiés nombreuses.

Elle finit cependant, dit-on, par fixer son cœur d'oiseau sur un haut personnage de Yeddo.

Ce personnage, jaloux comme un jaguar, la faisait épier jour et nuit. A la première escapade, elle en avait été avertie, le féroce personnage était décidé à lui infliger le supplice réservé au Japon aux femmes infidèles. L'idée était bien Japonaise d'appliquer à son profit une loi que le véritable mari pouvait seul invoquer.

Des amis dévoués la supplièrent de mettre un frein à ses façons d'être. Elle les accueillit toujours avec un éclat de rire et montrait à la place de peur, ses superbes dents qu'elle s'était bien gardée de noircir à la façon des femmes de là-bas.

— Je ne mourrai que de ma belle mort, disait-elle, où je finirai moi-même mon existence le jour qui me conviendra.

La belle excentrique ne tenait aucun compte des avis réitérés qu'on ne cessait de lui prodiguer.

Un jour cependant elle fut assaillie dans la rue, à l'heure où le gaz n'était pas allumé, — car il y a le gaz à Yeddo. Elle ne dut son salut qu'à une fuite précipitée, pendant qu'un serviteur, qui la protégeait toujours dans ses excursions, recevait les blessures graves en la défendant.

On ramena ce modèle des domestiques à moitié mort dans sa maison.

Le lendemain elle recommença de plus belle, narguant la police du ministre, se moquant de la pusillanimité de ses amis qu'elle accusait de lâcheté.

Alors la jalousie du ministre ne connut plus de bornes, il proféra tout haut des menaces de mort et de chatiment exemplaire.

Un français appartenant au monde diplomatique, redoutant pour elle la colère du ministre, alla la voir et l'objurgua de quitter la ville.

Elle ne voulut rien entendre.

Lorsque le 2 novembre, un soir qu'elle venait de rentrer chez elle et de se mettre au lit, deux Japonais masqués, tout comme des bravi de Venise, firent brusquement irruption dans sa chambre.

Ils se jetèrent sur le lit, la saisirent et la lièrent de cordes. Malgré ses cris, ils l'entraînèrent dans la cour de la maison et lui firent subir l'affreux supplice du carcan.

Le carcan, au Japon, se compose de deux lourdes et épaisses pièces de bois percées de trois trous d'inégale taille, l'un pour la tête et les deux autres pour les mains.

En rapprochant ces deux pièces, le cou et les poignets sont écrasés petit à petit à l'aide d'écrans en fer. Cette terrible épreuve se fait avec lenteur. Au milieu des clameurs de la victime, les os qui s'écrasent petit à petit produisent un bruit sourd et de chair qui craque. Ce supplice dure quelquefois une heure avant que la mort arrive pour faire cesser les horribles souffrances du patient. Le meilleur bourreau est celui qui sait prolonger l'agonie.

C'est ainsi qu'est morte celle que Paris a connue, il y a quelques années à peine, et qu'on avait surnommée la « belle comtesse! »

Nous venons d'en recevoir la nouvelle officielle.

FRÉDÉRIC GILBERT.

OCTAVE.

NOUVELLE

PAR ERNEST DAUBET.

I

Il y a quatre ans, Octave Erard, peintre de talent, épousait mademoiselle Laure de Choisy. Ce mariage causa dans le monde un grand émoi. Octave était jeune et riche ; un avenir brillant s'ouvrait devant lui. Laure, au contraire, orpheline et sans fortune, avait été, dès sa naissance, frappée de la plus terrible des infirmités ; elle était sourde et muette. Pourtant, parmi tant de jeunes filles, ce fut elle qui attira l'attention d'Octave. Soit qu'une position aussi cruelle eût excité la sympathie compatissante du cœur du jeune homme, soit que la beauté, la grâce et l'éducation de la charmante et triste abandonnée, l'eussent séduit, il voulut lui faire une existence plus digne d'elle. Il fallait sans doute un grand courage pour essayer de soulager une telle infortune. Il eut ce courage, et trouva, dans une affection véritable et partagée, la récompense de sa conduite. Il s'était dit qu'une femme, ainsi arrachée à des malheurs précoces, serait peut-être plus qu'une autre capable de tous les dévouements. Il ne s'était pas trompé. Une reconnaissance sans limites vint doubler les sentiments d'affection de Laure, et Octave seul peut dire comment elle les trahit durant sa courte vie.

Laure était belle, plus encore de cette beauté qui veut être devinée que de celle qui éblouit. Les traits de son visage étaient réguliers et fins, sa chevelure noire et abondante, taille élégante, sa démarche digne ; mais c'était dans son regard qu'il fallait chercher le secret de sa puissance. Ordinairement doux et calme, ce regard se chargeait quelquefois d'éclairs ; mais, comme un lac, auquel sa profondeur permettait de le comparer, il retrouvait, après de rares tempêtes, une sérénité qui semblait devoir éternelle. Au moment de son mariage, elle venait d'atteindre sa vingtième année. Les deux années précédentes avaient vu mourir son père et sa mère. Ce fut alors que, presque sans ressources, réduite à entrer comme sous-maîtresse dans l'institution spéciale où elle avait été élevée, elle connut Octave.

II

Le mariage fut célébré le matin de bonne heure dans une chapelle basse de la cathédrale d'Evreux, où Laure avait encore une vieille parente. Lorsque le prêtre, se tournant vers elle, lui demanda si elle acceptait pour époux celui qui était agenouillé à son côté, il sembla que sa langue allait se délier, et que de sa bouche allait s'échapper un *oui* longuement désiré. Son regard seul, accompagné d'un geste, répondit ; mais cette muette réponse était pleine d'éloquence.

Deux ans s'étaient écoulés. Octave habitait Paris avec sa jeune femme. Ils s'aimaient comme au premier jour de leur union ; ils avaient fait la solitude autour d'eux, et allaient peu dans le monde ; le calme intérieur leur plaisait mieux. Si quelque chose manquait encore à leur bonheur, c'était la présence d'une petite tête blonde, d'un de ces doux anges qui descendent au foyer domestique pour confirmer la grandeur du mariage, et apportent dans leurs mains des trésors de joie et de tendresse. Mais cet enfant, ce gage de leur mutuelle affection, ils le demandaient à Dieu chaque jour, et ils espéraient.

Un matin, Octave était seul dans son atelier ; il s'était mis de bonne heure au travail. Le soleil entra joyeusement par les fenêtres ouvertes ; ses rayons chauds et généreux illuminaient tout l'appartement. Le ciel était d'une inaltérable pureté, et du jardin montaient jusque dans la chambre les suaves parfums de fleurs.

Laure entra, et il parut à Octave que tout pâlisait à côté d'elle. Le peintre était assis ; elle jeta ses beaux bras autour de son cou, pencha son frais visage sur son épaule, et lui fit signe de diriger ses yeux vers ses doigts. Ils parlèrent longtemps, ces doigts si beaux, si effilés, si gracieusement attachés. Il ne nous est pas permis de nous profanes de deviner tout ce qu'ils dirent : mais, à mesure qu'ils remuaient, le visage d'Octave se remplissait de joie, et, à peine ils eurent terminé, il se leva, jeta un regard vers le ciel, comme s'il voulait remercier Dieu, serra sa femme sur son cœur, les yeux pleins de larmes, puis, incapable de travailler, il sortit.

De ses relations antérieures à son mariage, Octave n'avait conservé qu'un ami, un de ces amis sûrs, qui sont comme un autre vous-même, et dont une épouse ne peut vous détacher. Laure avait été heureuse de la constance de l'amitié d'Octave pour Félix Murer. Elle s'était dit que celui qui ne sait pas conserver intacts les liens de l'amitié ne sera peut-être pas plus apte à garder les liens plus sacrés et plus doux, et la continuation des sentiments d'Octave pour Félix lui avait été un garant de la sûreté de son affection pour elle.

Félix Meurer était journaliste. Quoique très-jeune, il occupait dans la presse une brillante position. Il rendait à Octave affection pour affection ; aussi c'était vers lui que ce dernier venait toujours dès qu'il avait quelque bonne nouvelle à annoncer. Ce jour-là, il tomba comme un événement chez Meurer.

— Ah ! mon Dieu ! qu'as-tu donc ? lui demanda celui-ci, ému de ce trouble qui lui était si peu ordinaire.

— Ce que j'ai ? oh ! rien ; ne t'effraye pas. C'est l'effet de la joie : mon ami, bientôt je serai père.

— Je respire, reprit Félix en riant. Tu m'as fait peur, j'ai cru qu'un malheur venait de te frapper.

— Non ! non ! c'est au contraire une grande joie. Père ! comprends-tu bien tout ce qu'il y a dans ce mot d'espérance pour l'avenir ? Des enfants, dont je ferai des citoyens probes, des femmes honnêtes, qui berceront mon âge mûr du doux murmure de leurs premiers chants, et qui me donneront, après que je les aurai établis, une nouvelle famille. O ma chère Laure ! si tu savais quel bonheur est le sien ! Ah ! je suis bien heureux, vois-tu !

En disant ces mots, il se jeta dans les bras de Félix.

— Allons, murmura celui-ci je vais me marier, moi aussi, puisqu'on est si heureux.

— Marie-toi, marie-toi, s'écria Octave, aie des enfants ; ils épouseront les miens !

Et, cédant à l'excès de sa joie, il tomba sur un fauteuil où il se mit à pleurer, car les grandes joies, par suite de l'infirmité de la nature humaine, s'expriment, comme les grandes douleurs, par des larmes. Quand les premiers transports furent un peu calmés, Félix l'entraîna dehors. Tout en causant ils se dirigèrent du côté de la rue du Regard où habitait Octave et ils traversèrent le Luxembourg. On était au commencement du printemps ; les arbres étaient couverts de feuilles nouvelles dont l'odeur embaumait l'air, et leurs branches chargées d'oiseaux dont le ramage égayait le jardin. Ce spectacle jetait dans l'âme d'Octave un bien-être inexprimable. Cette journée fait une des plus belles de sa vie.

En arrivant chez lui, il conduisit son ami dans son atelier. Laure s'y trouvait ; elle se leva, et, à l'air de Félix, elle jugea que son mari lui avait appris ce qui la veille encore était un secret pour lui.

Elle rougit et d'abord parut lui en vouloir ; mais ce tendre reproche qu'un moment elle sembla prête à lui adresser, aucun signe ne le manifesta. Elle remercia Félix Meurer, qui la félicitait gravement du bonheur qu'elle donnait à son mari, et le retint à déjeuner. A table, Meurer éprouva un profond sentiment de tristesse : jamais peut-être il n'avait

autant souffert de voir cette charmante femme, dont la physionomie rayonnait d'intelligence, privée de cette parole qui eût traduit ses sentiments et ses idées en y ajoutant cette harmonie qui est la musique de l'âme.

Lui qui n'avait dans son cœur qu'une respectueuse amitié pour elle éprouva cette commisération et cette pitié d'Octave avait éprouvées lui-même au premier temps de son mariage, alors qu'il n'était pas encore habitué à ce pénible silence. Pourtant il n'en laissa rien paraître et retint les larmes que l'émotion allait lui arracher.

III

Un matin de novembre, c'est-à-dire huit mois après les événements que nous avons racontés, comme Félix Murer se préparait à sortir, on lui remit un billet. Sur l'adresse, il reconnut l'écriture d'Octave ; il l'ouvrit précipitamment. Il ne contenait que ces mots : "Viens en toute hâte ; amène un médecin. Laure se meurt." Il descendit, se jeta dans une voiture, alla prendre le célèbre docteur C***, son ami, qui, par bonheur était encore chez lui, et ils se firent conduire chez Octave.

Ce dernier n'avait rien exagéré. Dans la nuit, Laure avait mis au monde une petite fille ; au bout de quelques instants elle avait demandé à la voir. Soudain, elle avait été prise d'une faiblesse, et, lorsqu'elle revint à elle, le médecin la trouva en proie à une fièvre violente, et laissa voir les plus vives inquiétudes. En effet, bien que le délire de Laure ne se traduisit que par des cris inarticulés, ses yeux disaient assez. Pégarement dans lequel se trouvait son esprit.

Le docteur amené par Félix entra aussitôt en consultation avec son confrère, et leur avis à tous les deux fut que la jeunesse et la force de la malade pouvaient seules triompher du mal, contre lequel il n'y avait pas d'autre remède.

Octave était désespéré. Félix l'avait entraîné loin de la chambre de Laure. Le malheureux jeune homme arpenta à grands pas le cabinet dans lequel il se trouvait. Son visage était sec, ses poings crispés.

— Oh ! disait-il, si cette enfant me coûte la vie de Laure, je me sens incapable de l'aimer. Je l'exilerai loin de moi. Je ne saurais la voir sans que mes regrets devinssent plus grands.

Puis il s'interrogeait tout à coup.

— Non, s'écriait-il, elle ne mourra pas ! Elle ne peut pas mourir ! Dieu ne me l'a pas fait connaître pour l'arracher sitôt à ma tendresse !

Félix essayait vainement d'apaiser cette légitime douleur. Mais lui-même était presque aussi abattu que celui qu'il s'efforçait de consoler. Cependant Octave se calma. Les pleurs, qui ne pouvaient couler de ses yeux, sortirent, et cet épanchement détendit ses nerfs. Il voulut alors rentrer dans la chambre de Laure.

La jeune mère semblait plus tranquille. Elle avait demandé de nouveau son enfant. Elle était assise sur son lit, et tenait sa fille contre son sein. Elle la contemplait. Lorsque son mari entra, un sourire de contentement se refléta sur son pâle visage. Elle l'attira auprès d'elle, et lui montra son enfant. Tout à coup elle pâlit et porta la main à son front. Elle sentait approcher une crise nouvelle. Elle rendit l'enfant à sa nourrice et fit signe qu'elle désirait avoir de quoi écrire. On lui remit, sur un petit bureau portatif, du papier et une plume. Octave, debout à côté d'elle, tenait l'écritoire. Elle commença à tracer en tremblant ces mots : "Aime notre petite fille comme je t'aimais." Elle ne put continuer. Sa main défaillante laissa tomber la plume, et on dut replacer doucement sa tête sur l'oreiller. Le docteur C..., qui ne la quittait pas, conduisit Félix dans l'embrasement d'une croisée.

(La fin au prochain numéro).

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 11.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XVII

Au dehors, sur la place, la foule attendait. Les fillettes de la rue de l'Église, les blanchisseuses de la rue de Paris ou de la rue du Mesnil, accourues, curieuses, contemplaient les équipages dont les chevaux piaffaient, les cochers, droits sur leurs sièges, leurs fouets sur la cuisse, regardant ces figures hâlées, tendues vers un seul point : la porte ouverte de l'église où l'on voyait, comme dans une profondeur de grotte.—là, sous les poutrelles en triangle qui soutenaient la voûte, et dans le cadre de ces arceaux gothiques, recrépis et garnis d'ornements de bois jaunâtre du XVIIe siècle.—Marsa en robe blanche, le dos incliné, son voile marquant seul la place de sa tête penchée dans une prière peureuse, et auprès d'elle, debout, Andras Zilah dont la belle tête blonde semblait dominer tous les assistants. Puis du fond de la petite église, une musique d'orgue sortait, chevrotante comme un clavecin, puis grondante et forte mais pénétrante toujours et qui faisait fâre, jusque sur la place, un grand silence qui cessait avec le dernier soupir de l'orgue. C'était alors, sur cette place, un fourmillement joyeux plein de fièvre ; on montait, comme pour attendre le passage d'un cortège, sur la margelle du puits et les saillies de la fontaine élevée là, on s'accrochait à la corde de paille qui criait et l'on se hissait là pour mieux entendre.

Au-dessus de ces têtes, enveloppées toutes par la pénombre verdâtre qui tombait de l'épais plafond formé par la voûte presque plane des vieux tilleuls, les feuilles s'agitait avec un murmure sourd qui rappelait la mer, et parfois, des branches secouées, tombait en tournoyant quelque fleur d'un blanc jauni que les fillettes se disputaient tendant leurs mains et disant :

Celle qui l'attrapera aura un mari cette année !

Un pauvre, aveugle et maigre, accroupi sur les marches du presbytère, jetait, de temps à autre, dans ce bruit, sa prière monotone, comme une plainte d'oiseau de nuit.

Yanski Varhély, demeuré sur la place, regardait cela presque curieusement en attendant la fin de la cérémonie. Un peu mal à l'aise dans l'atmosphère lourde de la petite église, sentant la migraine lui mettre autour du front son cercle mauvais huguenot, d'ailleurs, l'ancien soldat était sorti, ôtant son chapeau et livrant son front au vent, à la fraîche qui tombait des tilleuls.

Sa rude figure de Hun avait même un moment inquiété la foule qui le regardait, silencieuse, puis bientôt s'était remise à bruir comme un ruisseau sur des cailloux.

Varhély jetait, de temps à autre, un coup d'œil dans l'intérieur de l'église. La baronne Dinati faisait la quête maintenant. Entre les deux rangées de chaises elle tendait l'aumônière de ses jolis bras potelés et inclinait gentiment sa tête souriante et son aimable petite personne.

Varhély faisait trois ou quatre pas devant le portail, examinant machinalement les débris du châteaudeau qui forment, avec leurs revêtements de lierre, un des côtés de la place, et il allait rentrer dans l'église, lorsque, de la foule, un domestique en livrée, se détacha, venant vers lui et comme cherchant quelqu'un, puis regardant aussi vers le fond de l'église en se haussant sur la pointe de ses bottines.

Après avoir un moment attendu, cet homme s'approche de Yanski et se découvrant :

—C'est bien à M. Varhély que l'honneur de parler ? demanda-t-il.

—Oui, fit Yanski, un peu étonné.

—J'ai une commission pour le prince Andras Zilah : monsieur voudrait-il avoir la bonté de se charger de remettre cela au prince ? Je demande pardon à monsieur, mais c'est très pressé et il faut que je reparte à l'instant. J'aurais même dû porter cela à Maisons depuis hier.

Et de la poche intérieure de sa livrée, le domestique tirait un petit paquet soigneusement enveloppé et scellé de cachets rouges que retenait un fil léger.

—Monsieur m'excusera, dit-il encore. Mais c'est très pressé !

—Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Varhély un peu brusquement. D'où cela vient-il ?

—C'est de la part de M. le comte Michel Menko.

Varhély savait fort bien, comme Andras lui-même que Michel venait d'être gravement malade, blessé ; il se fût étonné sans cela de l'absence du jeune homme au mariage du prince.

Il crut à un souvenir de Menko, à un cadeau de noce, et prit le petit paquet en le tordant machinalement dans sa main. Mais il s'étonna alors. On eût dit que ce paquet était un paquet de lettres.

Il regarda la suscription. D'une écriture nette et ferme, le nom du prince Andras Zilah avait été tracé et, en caractères hongrois, Michel Menko avait écrit à l'angle gauche : Très pressé ! Avec l'expression de mes excuses et de ma tristesse. Et, plus bas la signature Menko Mikaly.

Le domestique était toujours là, debout respectueusement découvert.

—Monsieur sera assez bon pour me pardonner, dit-il, mais, au milieu de cette foule je ne pourrais peut-être pas arriver jusqu'à Son Excellence. Et les recommandations de M. le comte sont si formelles

—C'est bien, dit Varhély. Je remettrai cela moi-même au prince tout à l'heure.

Le domestique saluait, remerciant encore, et laissait Varhély vaguement inquiet de ce paquet inconnu qu'on apportait là et que Menko adressait au prince.

—Avec l'expression de ses excuses et de sa tristesse ! Michel voulait sans doute dire par là qu'il était navré de ne pouvoir se joindre aux amis d'Andras, lui qui en était un des plus aimés, un des plus intimes, lui que le prince appelait "mon enfant". Oui, parbleu, c'était cela évidemment. Mais pourquoi ce paquet cacheté, et, en vérité, que contenait-il ? Yanski le tournait et le retournait entre ses doigts velus dont les spatules paraissaient vouloir s'enfoncer dans cette enveloppe avec une hâte de savoir.

Il se demandait vraiment s'il allait remettre cet envoi au prince. Et pourquoi pas ? Quelle folie de croire qu'une nouvelle désagréable pût venir de Michel Menko ! Le jeune homme, incapable de se faire transporter à Maisons, tenait à envoyer ses vœux au prince, et Zilah serait heureux de recevoir ce lointain salut de l'ami. Voilà tout. Il n'y avait là aucun ennui possible aucun. C'était, au contraire, un hommage et une joie de plus qui venaient à Andras.

Maintenant Varhély ne pouvait s'empêcher de sourire de ces involontaires mouvements de nerfs que cause parfois une lettre soudaine apportée dans des circonstances bizarres, ou une dépêche inattendue. Ce quelque chose d'inconnu qui tombe brutalement dans l'existence prend des aspects de menace inquiétante. Il y a du spectre dans certaines lettres brutales, dont l'enveloppe seule, d'avance, fait magnétiquement trembler. Le rude soldat n'était pas coutumier de pareilles faiblesses et il se reprochait comme un enfantillage cette espèce de crainte instinctive à présent dissipée.

—Est-on bête tout de même ! grommelait Varhély.

Il haussait les épaules et regardait la chapelle. Du fond de l'église, une musique grondait venue avec le murmure de la foule prête à sortir et le bruit du remuement des chaises sur les dalles. La marche du "Songe d'une nuit d'été" se déroulait avec des majestés de velum déployé sur les deux époux qui marchaient vers la place. Marsa souriait à cette musique de Mendelssohn qu'elle avait jouée tant de fois et qui maintenant chantait pour elle le cantique de l'amour heureux. Elle regardait cette église pleine de gens à qui Zilah envoyait en passant un salut et un remerciement d'une légère inclinaison de tête. Au fond, la porte s'ouvrait sur la lumière, sur les feuilles vertes, sur des murailles criblées de soleil. Et, éblouie par cette clarté du dehors, Marsa, les yeux fixés sur la découpe lumineuse du portail, n'apercevait plus rien dans les demi-ténèbres de cette église d'où, sur son passage, une sorte de bruit de houle administrative montait.

Il y eut encore sur la place une longue exclamation flatteuse lorsque, dans sa robe blanche, Marsa se montra sur le seuil. Elle rayonnait. Cette foule, qui s'ouvrait devant elle, la regardait avec des avidités charmées. La portière du coupé d'Andras était ouverte. Marsa sauta légèrement sur les coussins et Andras, souriant, heureux d'une joie profonde, d'une renaissance de jeunesse et de foi, s'asseyait à côté d'elle, laissant tomber à l'oreille de la Tzigane, au moment où la voiture partait, ce cri débordant de son cœur :

—Ah ! que je t'aime ! ma bien-aimée ! mon adorée Marsa !... Que j'ai t'aime et que je suis heureux !

XVIII

Ils étaient, elle et lui, enfourés comme d'une atmosphère de joie. Ces visages souriants, ces saluts, cette foule où le coupé avait peine à s'ouvrir un chemin, ce bruit joyeux, les échos de ces cloches lancées à toute volée, de cette musique de Mendelssohn qui jetait, là-bas, ses accents de triomphe, cette pluie de soleil sur la verdure des arbres, ces tronées de ciel bleu, cette chaleur d'été sur l'épanouissement des êtres et des choses, tout faisait monter au cerveau des époux comme des parfums d'ivresse, et, dans l'intensité de ce bonheur, éternelle et charmée à la fois, la Tzigane, le cœur gonflé et débordant, sentait à ses yeux monter des larmes heureuses.

—C'est un beau mariage ! Vraiment c'est d'un réussi ! Les mariés ! Le décor, ces tilleuls ! ces bons paysans, ces fillettes ! Tout, tout est d'un complet ! Un Debucourt !... Un Tannai !... Si jamais je me remarie, répétait en riant la baronne Dinati, je me remarierai au village.

—Baronne, quand vous voudrez, disait alors le vieux Vegetzine, retrouvant un peu de galanterie dans l'électricité de ce jour d'été.

Et Jacquemin, spirituel, disait au Russe :

—Ah ! charmant général !... Très pur ! Très Régence !... Je le note !...

Les voitures filaient vers la maison de Marsa, dans les grandes avenues et contournaient rapidement les bassins du parc où l'eau des jets d'eau riait en tombant et se volatilisait à demi, tout autour, sur les fleurs des massifs. Devant l'église, les enfants se disputaient l'argent et les bonbons que leur faisait distribuer le prince Andras. Auprès du buffet, dans le grand salon de Marsa, les domestiques, en livrée, attendaient les invités pour le lunch. Les cristaux illuminaient la nappe blanche ; le champagne rosé ou doré baignait entre les morceaux de glace dans les seaux d'argent. Ce fut comme un assaut, les moustaches du général Vegetzine guidant hardiment la colonne. Tous ces appétits excités par le grand air faisaient honneur

aux pâtés, aux poulets froids, aux sandwiches de foie gras que la petite baronne Dinati, le sang à la lèvre croquait comme des bonbons en les arrosant de Léoville que Jacquemin dégustait en le trouvant habitable.

Et elle allait, riant, jasant, regardant tout, s'amusant comme à une première, racontant qu'elle partait le soir même pour Trouville, avec des malles. Un tas ! C'était la semaine des courses, concevez donc !

Et, son lorgnon sur son petit nez fin, elle s'arrêtait devant un bibelot, un tableau, n'importe quoi, criant tout à coup, avec son rire de courlis :

— Oh ! c'est joli ça ! que c'est joli ! C'est un Tanagra !... Parfaitement... Comme c'est drôle, ces Tanagra ! Ça prouve qu'il y avait des cocodettes dans l'antiquité ! N'est-ce pas, Varhély ? Oh ! mais, vous, vous ne savez pas ce que c'est que les cocodettes !...

— Tanagra, disait Jacquemin, c'est Gavarni avant la lettre !...

Et la baronne Dinati se plantant—un verre de malaga dans la main gauche—devant un portrait de Marsa, une toile d'un caractère étrange, puisant et particulier, œuvre d'un peintre qui sait rendre une âme dans un regard :

— Tiens, mais c'est superbe, ce portrait ! De qui est-ce, Marsa ?

— De Zichy, répondait Marsa.

— Ah ! oui, Zichy. Ça ne m'étonne plus... Il y a aussi un autre peintre hongrois qui fait très bien... On m'en a parlé... C'est un vieux, je ne me rappelle plus... un nom comme Barabas...

— Nicolas de Baratas, dit Varhély.

— C'est ça, oui ! Un maître, paraît-il, ce vieux peintre. Mais votre Zichy me plaît infiniment. Il vous a fait des yeux et de cheveux, et une expression de visage... Enfin c'est vous, c'est tout à fait vous, princesse ! Voilà un portrait comme j'en voudrais un. Est-ce qu'il ne s'appelle pas Michel, votre Zichy ?

Elle regardait la signature, le lorgnon presque posé sur la toile :

— Oui, je savais bien—Michel Zichy !

Ce nom de "Michel," jeté là tout à coup, avait fait tressaillir Marsa. Elle ferma les yeux comme pour ne pas apercevoir quelque vision rapide ; puis, brusquement, elle quitta la baronne qui analysait maintenant tout haut la peinture de Zichy comme elle le faisait au Salon le jour du vernissage ; elle alla vers d'autres amis, répondant à quelque flatterie par un sourire et se contraignant tout à coup, volontairement, à causer, faisant un brusque effort comme pour oublier.

Andras éprouvait, au milieu de ce bruit où le gros rire de Vogotzine alternait avec les petits cris de la baronne Dinati, un sentiment complexe : il eût voulu que le tapage durât dans la grande maison silencieuse, maintenant emplie d'un bruit de fête, et il avait hâte pourtant de se retrouver seul avec Marsa et de l'emmener en son hôte d'abord, à Paris, puis, de là, dans quelque coin perdu, dans la ville de Sainte-Adresse jusqu'aux jours de septembre où ils iraient à Venise, et de là à Rome ou à Pise tout l'hiver.

Il lui semblait que tous ces yeux lui prenaient une partie de sa vie. Marsa leur appartenait puisqu'elle allait de l'un à l'autre, répondant à la banalité de ces madrigaux qui désespérément se ressemblaient tous, depuis celui d'Angelo Valla, que le témoin d'Andras lui débitait en italien, jusqu'à celui du petit Yamada, le Japonais boulevardier, riant toujours de son rire de figurine de bronze et faisant des mots avec le reporter Jacquemin.

Il tardait maintenant au prince de retrouver, dans cette maison de Marsa, la chère solitude des journées précédentes, et la baronne Dinati, le menaçant gentiment de son petit doigt, lui disait gaiement :

— Vous, mon cher prince, vous avez la fièvre de

nous voir partir !—Oh ! ne dites pas non !... Je conçois ça !—Nous avons supprimé le lunch à mon mariage.—Le baron n'avait tout simplement enlevée au sortir de la sacristie ! Enlevée, comme dans les romans ! Fouette cocher ! Ne craignez rien, je vais vous les disperser, moi, vous les emmener, vos hôtes !

Elle s'envolait avant que Zilah eût répondu, et, peu peu, en effet, la petite baronne glissant un mot à l'oreille de ses amis, tourbillonnant le long du buffet, tapant de ses petites mains sur l'épaule des obstinés, entraînant les désertions, faisait s'éloigner les gens à l'anglaise, et l'on entendait, par les fenêtres ouvertes, les voitures qui partaient, rouler une à une sur la terre sèche des avenues.

Andras et Marsa se retrouvaient enfin presque seuls, Varhély attendant encore, et la petite baronne arrivant toute rouge, essoufflée et triomphante vers le comte et lui disant :

— Eh bien ? Qu'en dites-vous ? En fumée !... Fft !... Jusqu'à Jacquemin qui a repris le train !

— Le jeu du "descampativos," qu'aimait tant Marie-Antoinette à Trianon, devait un peu ressembler à ça ! ajouta-t-elle gaiement de sa voix rieuse. Disparus ! Envoyés !... Vous ne me remerciez pas ?

Elle tendait à Andras sa petite main potelée—

— Ingrat, allez !

Elle courut embrasser Marsa, ses lèvres lumineuses comme des cerises se posant sur la joue pâle de la Tzigane ; puis elle disparut rapidement dans une fuite volontairement furtive, avec un petit rire gai et un grand frou-frou de jupes.

De tous ces amis qui étaient là, c'était Varhély qui tenait le plus au cœur d'Andras. Ils n'avaient pas, depuis le matin, pu échanger, dans ce tourbillon, une seule parole, Yanski avait bien fait de rester le dernier. C'était sa main que voulait serrer le prince avant le départ, comme si Varhély eût été un parent et le seul qui eût survécu.

— Maintenant, lui dit-il, vous n'avez plus seulement un frère, mon cher Varhély, vous avez une sœur qui vous aime et vous estime comme je vous respecte et vous aime moi-même !

La tête farouche de Yanski avait de petits mouvements convulsifs, comme le tressaillement d'une émotion que le Hongrois essayait d'étouffer sous une rudesse apparente.

— Vous avez raison de m'aimer un peu, mon cher, dit-il brusquement, car je vous aime beaucoup... beaucoup... Pun et l'autre, fit-il encore en désignant Marsa d'un mouvement de tête. Mais pas de respect ! Ça me vieillit trop !...

La Tzigane, prenant le bras de Vogotzine, l'entraînait doucement vers le perron, un peu effrayée des couleurs pourprées qui vergetaient depuis un moment le front et les joues du général.

— Venez prendre un peu l'air, disait-elle au soldat, qui braquait sur elle des yeux ronds, sans entendre.

Varhély avait alors tiré de sa poche le petit paquet apporté par le valet de Michel.

— Voici de la part d'un autre ami !... On m'a remis cela à la porte de l'église.

— Ah ! je me disais aussi que Menko me devait bien une lettre, fit Andras après avoir lu sur l'enveloppe la signature du jeune homme. Merci, mon cher Varhély !

— Maintenant, dit Yanski, que le bonheur soit avec vous, Andras ! J'espère que vous me donnerez bientôt de vos nouvelles.

Zilah prit la main que lui tendait Varhély, puis d'un mouvement instinctif, il attira à lui son vieil ami et l'embrassa sur ses joues hâlées.

Sur le perron, Varhély retrouva Marsa qui, à son tour, lui serra la main.

— Au revoir, comte !

— Au revoir, princesse !

Elle souriait en regardant Andras qui accompa-

gnait Varhély et tenait dans sa main le paquet dont il n'avait pas rompu les cachets.

— Princesse ! dit-elle. C'est un titre que tout le monde m'a répété tout à l'heure et sur tous les tons. Eh bien ! il ne me fait plaisir que donné par vous, mon cher Varhély !... Mais princesse ou non, je serai toujours pour vous la Tzigane qui vous jouera, quand vous voudrez, les airs de son pays... de notre pays !

Et il y avait, dans la façon dont elle prononçait ces simples mots, une grâce enveloppante et douce qui était pour le vieux patriote comme une évocation du passé et de la patrie.

— La Tzigane est la plus aimée ! La Tzigane est la plus charmante ! dit, en hongrois, Yanski Varhély, répétant un refrain de chanson magyare.

Il salua d'un geste bref, quasi militaire, Andras et Marsa debout sur le perron qu'enveloppait une lumière joyeuse, comme vibrante de reflets mouvants, le soleil qui traversait les arbres, accrochant sur la blancheur des murailles les ombres des branches, pareilles à une guipure tremblante.

Le prince et la princesse lui répondirent de la main, et le général Vogotzine, assis sous un marronnier, à l'ombre, sa tunique déboutonnée, son col défait, congestionné et étouffant, essaya vainement de se remettre debout pour saluer ce dernier invité qui partait.

XIX

Ils étaient seuls enfin, avec la liberté d'échanger ces éternels serments, tout à l'heure prêtés déjà devant l'autel, scellés d'une longue et muette pression lorsque leurs mains s'étaient unies ;—seuls avec leur amour, amour ardent qu'ils lisaient depuis si longtemps déjà dans les yeux l'un de l'autre et qui brûlait, dans l'église, à travers les paupières baissées de Marsa inclinée devant le comte lui passant au doigt l'anneau nuptial.

Ah ! que cette minute de joie, d'ivresse profonde, de solitude après tout ce fracas, était bénie !

Andras avait posé sur le piano du salon la lettre de Michel Menko, et assis, regardant au fond de l'âme Marsa debout devant lui et dont il tenait les deux mains dans ses mains :

— Bonjour, princesse ! Princesse Zilah !... Il me semble à moi-même que ce nom est charmant à dire ! Ma femme ! Ma chère et bien-aimée femme !

Et, fermant les yeux, écoutant cette autre musique, la voix de l'être aimé, Marsa se disait que la vie était indulgente et douce qui lui gardait encore, après tant d'épreuves, de telles joies.

(À SUIVRE.)

AVIS.

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.
 LIVRES CANADIENS :

À TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
 FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
 VIE DE MADEMOISELLE MANCÉ, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
 LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
 VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
 VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goezbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
 NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
 MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
 LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
 HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
 LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 MONSIEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
 MONSIEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

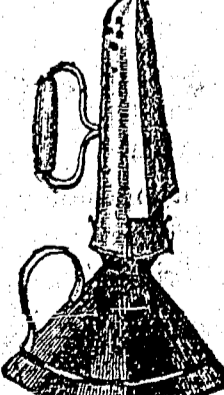
Le BAUME de JEUNESSE DES DAMES

Pour embellir et préserver le Teint.
 Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.
 FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

NOUVEAU FER A REPASSER.

1er Prix à l'Exposition Provinciale DE 1884.



Brevet du Capit. CHAGNON.

Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c. J. U. FOUCHER, seul prop., 710 Rue Ste-Catherine, Montréal.

E. A. D. MORGAN, B. C. L. AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba
 112 RUE ST. FRAS.-XAVIER.
 Boite B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir BRILLANT.

William Snow
 FABRICANT DE
PLUMES d'AUTRUCHES

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

L. C. de TONNANCOURT MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecosaises.
 COUP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

"L'ART ET LA MODE" JOURNAL ILLUSTRE
 Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.
 Prix de l'Abonnement : \$12 par An.
 Frais de poste non compris.
 S'adresser : RUE HALEVY, No. 8
 En face de l'Opéra, à Paris.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Epinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epinette.
25 cents la boîte.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.
 La Pâte de Gomme d'Epinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

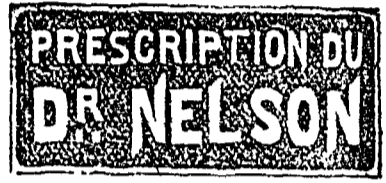
De la Pharmacie de Lyon.
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.
50 cents le flacon.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Agents pour le Canada.
 La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL



GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOITE.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA POUDDRE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.
 La Boite, 25c.

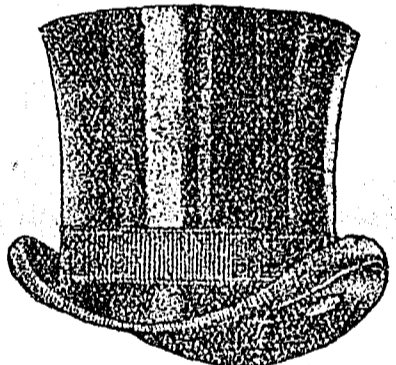


LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.
PRIX 25 Cents.
 Enregistrée à Ottawa.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.
 La bouteille, 25c.

LORGE & CIE

CHAPELIERS
 PARISIENS



LORGE & CIE

CHAPELIERS
 PARISIENS



—21—
 Rue St-Laurent
 MONTREAL.

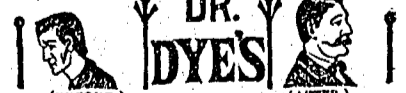


A VENDRE.

10,000,000
De Pieds de Bois de Sciage
 De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—
 Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Epinette.
A. HURTEAU & FRERE,
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,
 MONTREAL.

30 DAYS TRIAL



DR. DYES
 (BEFORE) (AFTER)
 ELECTRO-VOLTAIC BELT and other Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESS, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.